

*Drame français du libre-échange au Marché commun*, par PAUL COMBE. (Collection « Tribune Libre »). Un vol., 5½ po. x 8, broché, 230 pages. — ÉDITIONS PLON, 8, rue Garanrière, Paris VIe, 1959. (690 frs)

Camille Martin

Volume 35, numéro 3, octobre–décembre 1959

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1001682ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1001682ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

HEC Montréal

ISSN

0001-771X (imprimé)

1710-3991 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Martin, C. (1959). Compte rendu de [*Drame français du libre-échange au Marché commun*, par PAUL COMBE. (Collection « Tribune Libre »). Un vol., 5½ po. x 8, broché, 230 pages. — ÉDITIONS PLON, 8, rue Garanrière, Paris VIe, 1959. (690 frs)]. *L'Actualité économique*, 35(3), 526–527. <https://doi.org/10.7202/1001682ar>

de la protection. Quant aux effets perturbateurs des violentes fluctuations des marchés des produits de base sur l'économie des pays non industrialisés, ils offrent de solides arguments à l'appui de la demande de ces pays pour une action internationale afin de maintenir l'instabilité dans des limites raisonnables et d'en atténuer les effets nuisibles.

Camille Martin

**Drame français du libre-échange au Marché commun**, par PAUL COMBE. (Collection «Tribune Libre»). Un vol., 5½ po. × 8, broché, 230 pages. — ÉDITIONS PLON, 8, rue Garancière, Paris VI<sup>e</sup>, 1959. (690 frs).

Dans l'entrée en matière du présent ouvrage, l'auteur remarque avec beaucoup de justesse que ce qui fait le drame d'un peuple c'est que, à l'inverse des individus, il ne meurt pas mais se perpétue avec les générations et évolue, en gardant des traits originaux qui maintiennent sa personnalité dans le temps. Mais, ajoute-t-il, «dans quelles limites celle-ci s'adapte-t-elle au moment présent, et ne s'adaptant qu'à regret, peut être assurée de survivre? Ou si elle s'adapte trop passivement, dans quelle mesure sa personnalité ne risque-t-elle pas d'être profondément transformée jusqu'à n'être plus qu'une apparence réalisant ainsi le *propter vitam vivendi perdere causas* de Juvenal (renoncer, pour vivre, à ce qui fait le prix de la vie)?»

Le drame de la France et le volume de M. Combe ne tiendraient-ils pas par hasard dans ces quelques phrases? Est-ce que le problème essentiel de la France ne serait pas un problème d'évolution et d'inadaptation? Le tragique de la situation de ce pays se mesure par la différence de niveau entre la place qu'il a occupée en Europe et dans le monde à l'époque de sa splendeur et celle qui est la sienne aujourd'hui. Or serait-il exagéré de dire que les qualités qui ont fait sa grandeur, au temps où on reconnaît la suprématie de la culture, où la qualité conservait tout son prestige, où la dignité de l'homme s'affirmait dans la pensée, comme le voulait Pascal, que ces qualités sont devenues des éléments de faiblesse dans notre monde où tout le système des valeurs est en voie de renversement, où la standardisation et la masse façonnent une civilisation de la quantité dans laquelle la technique est triomphante et où l'épanouissement de l'homme se mesure au niveau de vie?

C'est bien aussi l'explication que donne André Siegfried, dans sa préface, car, dit-il, «c'est surtout par sa fidélité aux principes de la tradition classique et antique que notre pays a réussi ses plus belles réalisations. Les pays, les peuples, les civilisations parviennent au sommet de leur courbe quand leurs qualités essentielles se trouvent en accord avec les besoins, avec les aspirations profondes d'une époque. C'est par la qualité, c'est par l'individualité, c'est par la pensée que la France a fourni la réplique la plus authentique de ce «miracle grec» qui émerveillait Renan. Ce sommet, nous l'avions atteint quand la Révolution industrielle du machinisme débutait avec le XVIII<sup>e</sup> siècle: notre conception de l'individu, de la connaissance, de la pensée, de l'art était parvenue à sa pleine maturité quand notre technique demeurait encore à l'état d'enfance. Ce n'était donc

pas sur cette technique que nous estimions devoir fonder notre supériorité. Cette maturité, dont il faut nous vanter, allait justement devenir un obstacle, dès l'instant qu'il y avait lieu de nous adapter à des méthodes de production entièrement nouvelles, peut-être même contradictoires des qualités les plus incontestables qui nous avaient valu le succès.»

Il ne faudrait toutefois pas que la France recherche dans ces explications de son retard des raisons de différer encore l'application des remèdes qui s'imposent. Les problèmes de l'adaptation, du rendement, de l'efficacité demeurent et la France devra en prendre son parti même si elle doit, comme il faut le souhaiter, imprimer à son renouvellement la marque de sa personnalité. Elle devra remplir plusieurs conditions. Elle devra renoncer à la «douceur de vivre» et faire le choix qui s'impose entre son niveau de vie et les investissements nécessaires. Elle devra développer le sens de la continuité tant dans le domaine politique que dans le domaine économique. Elle devra apprendre à vivre selon ses moyens et ses possibilités, accroître les investissements, développer les secteurs où son activité est la plus efficace, opérer des réformes de structures et de méthodes et surtout en venir à un changement d'état d'esprit, car c'est tout le climat de la production et des rapports sociaux qui est à bonifier.

Si l'auteur porte un diagnostic sévère sur la décadence économique de la France, il s'applique par contre à rechercher avec logique et autorité les remèdes. Il fait preuve de beaucoup de réalisme et il s'appuie moins sur les considérations intellectuelles que sur les données statistiques. Il prêche donc d'exemple et c'est de bon augure car jusqu'ici on a peut-être traité des questions économiques avec plus d'abondance que d'autorité.

Camille Martin

**Étude sur le Canada français**, par PHILIPPE GARIGUE. Un vol., 7¾ po. × 10, broché, 110 pages. — FACULTÉ DES SCIENCES SOCIALES, ÉCONOMIQUES ET POLITIQUES, UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL, 1958.

Le livre est composé de plusieurs articles publiés par l'auteur dans des revues anglaises et françaises. Toutefois, la matière de ces articles forment un ensemble qui représente une étude sociologique nouvelle du Canada français.

M. Garigue passe d'abord en revue les travaux et les recherches connus. Le concept de *folk society* des sociologues de Chicago a été prédominant dans la plupart des ouvrages consacrés au Canada français. Ce concept est actuellement dépassé, selon l'auteur, de même que les interprétations qui identifiaient la culture canadienne de la Nouvelle-France avec celle de la France rurale du XVII<sup>e</sup> siècle.

M. Garigue met en valeur le rôle que les paroisses ont joué dans l'évolution politique et sociale de Québec au cours de son histoire et au moment du passage de la vie rurale à la vie industrielle et urbaine. Un autre élément fondamental, celui de la famille, a permis également aux Canadiens français la réalisation de l'urbanisation de la province en évitant les frictions qu'ont connus les sociétés européennes. L'auteur a effectué de nouvelles recherches dans la paroisse de Saint-Justin et conclu que les observations faites par Léon Gérin, qui a traité Saint-Justin comme un cas modèle, ne sont pas valables. Notamment la trans-